vais rien gagner par les moyens ordinaires. Je ne suis pas évêque, par la grâce de Dieu ; je suis petit ; je ne suis même rien. Je puis donc un peu parler de moi et de mes exploits.

Au village d'Alcali-Lake, les Indiens, poussés par je ne sais qui, avaient, depuis six à sept ans, commencé une nouvelle église. Ils avaient monté les murs, et là s'était arrêtée leur ferveur. Je leur fis comprendre, sans trop de difficulté, qu'il fallait achever l'œuvre commencée, ou plutôt la reprendre en entier, le premier emplacement ayant été mal choisi, dans un bas-fond qui devenait un lac dès que la pluie était un peu abondante. Ils consentirent à la transporter un peu plus haut, à une place où elle paraissait comme une reine parmi les maisons du village. Pour mener la chose à bonne fin, je dus payer de ma personne. Je fus architecte et charpentier. Dans ce pays, pas n'est besoin d'être maçon pour bâtir : on n'y emploie pas de pierres. Habitué à faire un peu tous les métiers, ce qu'on appelle ici *Jack of all trade*, je formai mes gens à pousser la varlope et le rabot. Des centaines de planches furent dressées, blanchies et bouvetées, non sans accident. Pendant le travail, qui fut interrompu et repris plusieurs fois, car la construction dura longtemps, je me meurtris le visage, et je faillis me crever l'œil gauche en cassant le verre de mes lunettes.

Avant la réunion des Sischelles, je n'avais plus qu'à lambrisser les murs. A mon retour, les sauvages que je ramenais étaient si enchantés de leur voyage et les autres si chagrins de n'avoir pu le faire, que l'idée me vint d'avoir, dans mon district, une fête semblable. Je les voyais bien disposés ; le fer était chaud, il ne fallait plus que le marteau pour le battre et lui donner la forme voulue. Je demande pardon à Mgr Durieu, mais le mar-

teau c'était Sa Grandeur, si elle voulait bien assister à cette réunion. J'allai donc directement à Alcali-Lake m'informer auprès des Indiens s'ils n'aimeraient pas de voir toute leur tribu se réunir chez eux pour la bénédiction de leur église. « Monseigneur viendra, leur dis-je ; seulement il faut achever votre œuvre et donner l'argent nécessaire pour acheter les matériaux. » Ma proposition fut agréée de tous et je reçus la somme que je demandais. De son côté, Mgr DURIEU fut favorable à l'idée d'une réunion et la fixa au 4 octobre. Il fit les choses en grand. Il invita les RR. PP. LEJACQ et LEJEUNE, de Kamloops, les priant d'emmener avec eux le plus de sauvages qu'ils pourraient. Le P. CHIROUSE (junior) devait aussi en être. C'était une condition *sine qua non*. Il s'est fait une réputation, parmi les sauvages, à nulle autre pareille. Quand on a prononcé son nom, il n'y a plus rien à dire.

Les gens de Lillœt et de la Fountain furent aussi invités. Nous étions sûrs d'avoir avec eux une bande de musique à laquelle mes Indiens tenaient beaucoup et qui ferait honneur à la fête.

Huit jours avant l'arrivée de Monseigneur et des Indiens convoqués, je me rendis sur la place pour achever les derniers préparatifs. Ce ne fut pas chose facile. Mes hommes n'avaient jamais rien fait de pareil, et puis ils sont si paresseux, si inconstants à l'ouvrage ; souvent à peine les avais-je perdus de vue qu'ils laissaient là le travail et décampaient sans vergogne.

Mais nous voici au samedi 4 octobre ; le village est balayé et orné. Tout le monde est sur pied, revêtu de ses plus beaux habits de fête. La musique, venue la veille, est là prête à saluer de ses plus beaux airs l'arrivée de Monseigneur. Pendant que nous scrutions l'horizon, apparaît au loin un cabriolet traîné par un superbe

coursier. C'est sans doute notre vénérable évêque. Les armes s'apprêtent, elles vont partir ; les artistes et leurs instruments n'attendent que le signal, lorsqu'on reconnaît le P. Lejeune, que tant d'honneurs commençaient à effrayer. Bientôt une seconde voiture apparaît à l'extrémité du plateau sur lequel est bâti le village. Cette fois, c'est bien Monseigneur. Il s'arrête. Aussitôt, à droite et à gauche de la voiture épiscopale, de nombreux cavaliers se rangent en deux colonnes de trente hommes de front sur je ne sais quelle profondeur. C'est un vrai régiment. Ils s'avancent, au pas de leurs chevaux, jusqu'au centre du village, où nous les attendions avec tous les blancs des villes voisines accourus pour jouir du spectacle. Tout à coup, la fusillade éclate, la musique y mêle ses accords et le cortège défile devant nous. Touchant la main à chacun, Monseigneur se rend à l'église, qu'il examine avec soin et trouve très convenable, et la foule se disperse après avoir reçu une première bénédiction de son évêque.

Le travail allait recommencer pour moi. Il me fallut monter sans retard l'église-tente apportée par Monseigneur et sans laquelle nous n'aurions pu réunir tous nos sauvages. J'en eus jusqu'à 2 heures du matin.

Le dimanche, je dis la messe de bonne heure et je partis pour administrer une vieille pour laquelle on était déjà venu m'appeler. Je franchis trois montagnes au galop de mon cheval ; pressé comme je l'étais, cette course me fatigua beaucoup, et encore ce fut en pure perte. La pauvre malade vivait en concubinage avec un blanc, et n'avait dans la tête que vaches et chevaux.

De retour auprès de Monseigneur, je goûtai la joie de vivre en famille. *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Les huit jours que dura la réunion furent, sans doute, des jours de grand travail, mais

une de mes visites : « Que viens-tu faire ici ? Ta présence nous déplaît. Nous ne voulons, à cette heure, ni chef, ni prêtre, ni Dieu. Nous n'avons qu'un désir : être tels que nous puissions répandre le sang sans remords. »

La même année, en automne, je faillis périr dans la neige, au retour d'une visite chez eux, parce qu'ils n'avaient pas voulu m'aider à franchir la montagne. Parti, le matin, avec la neige, dans l'après-midi j'en avais quatre pieds. Force me fut de chercher un abri pour la nuit, dans une bicoque abandonnée, et sans avoir rien à manger. Quand le jour vint, pressé par la faim, je sautai sur mon cheval à poil. Mais la pauvre bête, épuisée elle-même de fatigue et de faim, refusa de marcher. Je serais mort en cet endroit si, au même instant, la Providence n'avait dirigé vers moi une bande de chevaux sauvages. Je fus assez heureux, quand, cédant à l'instinct, ils vinrent flairer les naseaux de ma monture, pour saisir la courroie de la jument qui portait la cloche et m'en emparer. Elle fit bien quelques façons et essaya même, à diverses reprises, de se débarrasser de son cavalier, mais, bon gré mal gré, elle dut me ramener à la maison en place de la pauvre rossinante abandonnée dans la neige.

Les Shoushouaps allèrent même plus loin. J'ai su que l'un d'eux avait voulu m'assassiner, et il en serait probablement venu à bout si celui sur qui il comptait pour faire le coup n'avait refusé. Le gouvernement, averti du mécontentement des sauvages, leur donna des *réserves*, en 1880 : ce sont des terres improductives, sans valeur ; mais les sauvages s'en sont contentés. Avec de telles dispositions, peut-on s'étonner que ces pauvres gens soient devenus de mauvais chrétiens ?

Il est facile de tomber dans le vice ; on ne s'en retire pas si aisément, même avec la meilleure volonté.

En 1885, je revins ici après une absence de cinq ans. Mes anciens paroissiens parurent contents de mon retour. Presque tous voulurent *arranger leur cœur*, comme ils disent, et reprendre leur religion, mais sans pour cela quitter leurs désordres. Volontiers, ils auraient servi deux maîtres : Dieu et le diable. Ils priaient, et continuaient leurs danses, leurs festins et leurs chants sauvages. Impossible de les corriger. Enfin, en 1889, le boute-en-train mourut. C'était le chef de Soda-Creek, homme fier, hautain et sans esprit. Le chef de William's Lake, excommunié depuis trois ans, fit alors sa soumission ; elle fut complète. Il n'y eut plus ni chants sauvages, ni danses, ni festins. Mais c'était par contrainte. Et on ne sert pas Dieu de force ; ou bien les hommages qu'on lui rend, il ne les agrée pas.

En juin 1890, les sauvages rentrés de la réunion chez les Sischelles racontèrent les merveilles dont ils avaient été les heureux témoins, et excitèrent de vifs regrets dans le cœur de leurs compagnons moins fortunés. Que n'étaient-ils, eux aussi, descendus à la mer pour jouir de ce spectacle ! Mais l'argent nécessaire pour le voyage avait manqué. Il n'en fallait pas beaucoup cependant : 20 piastres, c'était assez ; 30, c'était beaucoup. Ils ne purent fournir cette somme. Je les avais avertis longtemps à l'avance de faire quelques épargnes, afin de les retrouver au temps voulu ; mais le sauvage est le bonhomme sans souci, vivant au jour le jour et ne s'occupant jamais du lendemain. A les entendre, ils avaient des vaches, ils avaient des chevaux qu'ils pourraient vendre ; ils auraient ainsi la somme nécessaire. Bref, ils firent si bien qu'ils manquèrent l'occasion. Plusieurs en pleurèrent de chagrin.

Je pensai que c'était le moment de frapper un grand coup et d'emporter la place d'assaut, puisque je ne pou-

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. CHARLES MARCHAL AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Joseph, William's Lake, Colombie britannique, 24 février 1891.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Au mois de juin dernier, nous avons eu une grande réunion de tous les sauvages catholiques, sur les bords de la mer, chez les Sischelles. Elle avait été convoquée par Mgr DURIEU, pour la bénédiction solennelle de la belle église que ces bons sauvages avaient bâtie sous sa direction et qui ferait honneur à bien de nos villages en France. Presque toutes les tribus de la Colombie britannique avaient envoyé leurs représentants. La manifestation fut magnifique, grandiose. J'ai peine à croire que même nos grands pèlerinages de France soient témoins de spectacles plus émouvants. Rien, d'ailleurs, n'avait été épargné pour assurer le succès de cette mémorable fête. J'ai eu le bonheur d'y assister. Qu'il ferait bon sur la terre si l'on pouvait toujours glorifier ainsi et faire glorifier Notre-Seigneur !

Je ne vous en dirai pas davantage là-dessus. Vous en

avez lu le compte rendu dans nos Annales (1). Ce compte rendu ne pêche que par trop de modestie. Il aurait dû être écrit par une autre plume. L'auteur, pour tout dire et pour tout bien faire ressortir, devait parler trop de lui-même, car il était l'âme de tout ; il avait tout créé, tout organisé ; mais notre vénérable évêque est de ceux qui se contentent de faire le bien dans le secret, sachant que Dieu, qui voit dans le secret, saura récompenser au centuple les bonnes œuvres faites pour sa gloire seule. Il est juste d'ajouter que le P. Chirouse (junior), dont le zèle n'a pas de bornes, l'avait admirablement secondé.

Bien qu'il nous fallût faire près de 150 milles à cheval pour arriver à Ashcroft, première station du chemin de fer, et laisser, pendant quinze jours, nos chevaux errer à l'aventure dans les montagnes, avec la chance de les perdre, je réussis à grouper autour de moi un certain nombre de sauvages, et nous descendîmes ensemble. Vous dire leur étonnement à la vue du chemin de fer, surtout à la vue des trains, serait difficile. Peu après notre arrivée à Ashcroft, un train quitta la gare. En le voyant partir, un vieux sauvage se pâmait à le regarder, quand tout à coup il se mit à crier en riant : « Oh ! oh ! oh ! on ne tire pas, on ne pousse pas, ça marche tout seul ! » Les Indiens avaient surtout grand plaisir à traverser les tunnels.

Ces Indiens, du nom de *Shoushouaps*, assistèrent à la réunion et prirent part aux cérémonies plus en témoins qu'en acteurs. Ils sont considérablement en retard sous le rapport religieux. Mgr Durieu se fit, à mon grand contentement, leur prédicateur. Ils recueillirent de sa bouche les conseils les plus sages et les plus paternels encouragements. C'était bien pour ceux qui étaient là,

(1) Tome XXVIII, p. 281.

mais les absents ne devaient recevoir qu'un bénéfice assez mince des récits merveilleux qu'on ne manquerait pas de leur faire au retour. Le sauvage est un être matériel par essence. Vous ne pouvez le mouvoir par la parole. Avec lui, l'éloquence est une monnaie de tout petit aloi. Les meilleurs raisonnements ne sont que des sons de cymbales qui retentissent à ses oreilles sans toucher son cœur. Les sens, chez lui, comprennent mieux que l'intelligence. Il faut qu'il voie, qu'il touche pour être convaincu. C'est ainsi que le chef de Canoe-Creek, païen avare et adonné à l'ivrognerie, qui n'avait pas voulu se laisser baptiser autrefois, même devant la mort, vint me dire chez les Sischelles : « Père, je suis heureux d'être venu ici. Je ne regrette ni mon temps ni mon argent. Je ne donnerais pas pour mille piastres le plaisir de voir ce que je vois. Quand tu vas venir à Canoe-Creek, nous parlerons cette fois pour tout de bon ! » Donc, j'aurais voulu que tous mes chrétiens fussent présents. Ils sont un peu moutons pour le bien comme pour le mal. La vue de nos cérémonies si touchantes les aurait relevés et fait partir dans le bon chemin. Ce n'était pas sans besoin. Ils sont tous baptisés ; néanmoins, Mgr Durieu pouvait m'écrire, cette année encore, qu'ils n'étaient que des païens lavés. Vingt ans de travaux et de prédications au milieu d'eux n'ont abouti qu'à ce bien mince résultat ! Vous pensez que mon amour-propre en est peu flatté.

Les Shoushouaps étaient dans de très bonnes dispositions quand j'arrivai parmi eux, en 1871, grâce, sans doute, au bon P. Lejacq qui m'avait précédé chez eux. Tout alla bien pendant plusieurs années encore. Mais, ô inconstance du cœur humain ! bientôt ils se lassèrent de marcher dans la bonne voie. Tout d'un coup, mes gens reprirent leurs chants sauvages, puis les danses,

puis les festins qu'ils avaient dû abandonner pour embrasser le christianisme, festins qui duraient des trois et quatre semaines, danses qui duraient toute la nuit. Le matin, au lieu d'aller à la messe, on dormait d'un lourd sommeil. J'eus beau réclamer, crier, excommunier, ce fut peine perdue. Mes reproches échouèrent devant l'obstination des chefs qui, blessés dans leur orgueil, poussaient les jeunes gens au mal. Tout en faisant la prière, ils s'adonnèrent avec plus de brutalité qu'auparavant à leurs anciens vices. Ils écoutaient encore le prêtre, mais, comme des Yankees, sans attacher grande importance à ses paroles.

Une autre cause de démoralisation, ce fut la jalousie. Dans le commencement de la colonisation, ils n'avaient pas voulu travailler leurs terres et avaient laissé les blancs s'en emparer. Quand je leur conseillais d'entourer de clôtures et de cultiver le peu qui leur restait, ils me répondaient : « La terre ! c'est bon pour les blancs ; nous n'avons qu'en faire. Notre fusil nous tient lieu de tout. Si nous avons faim, vite nous allons tuer un chevreuil et nous sommes rassasiés. »

Les blancs s'enrichirent avec leurs terres, qui donnaient de magnifiques récoltes. Leurs troupeaux se multipliaient ; les bêtes à cornes et les chevaux se comptaient par centaines, tandis que les chevreuils diminuaient et les fourrures devenaient extrêmement rares. Mes sauvages durent acheter des blancs la farine et la viande, s'ils en voulaient manger. Ils commencèrent à regretter leurs terres. Ils auraient bien voulu s'en emparer de nouveau ; mais c'était impossible : les blancs avaient leurs titres du gouvernement. Bon nombre d'entre eux auraient peut-être cédé à la tentation de les reprendre par la force en massacrant les propriétaires, si les chefs ne s'y étaient opposés. Ils me dirent à moi-même, dans

croix, à laquelle était cloué le christ dont je viens de parler, et qu'un voile dérobe aux regards. Les acteurs ont pris place sur l'estrade au milieu de la foule. Tout à coup le voile tombe, et alors apparaît à tous les yeux l'image du Sauveur, avec du sang qui, par un ingénieux mécanisme, coule des blessures faites aux pieds, aux mains et au cœur. Les Indiens contemplent, silencieux, atterrés. Alors, Monseigneur prenant la parole, explique, en termes émus, le mystère de la croix et la cause de la mort de Jésus-Christ. Les applications sont faciles. Il rappelle à ces hommes grossiers et sensuels, leurs chants sauvages, leurs danses, leurs festins, tous les vices, tous les crimes dont ils ont souillé leur vie passée. Et, d'une voix forte, pleine d'autorité, il demande s'ils veulent, en retournant à leurs erreurs, crucifier de nouveau le Sauveur. Un même cri s'échappe de toutes les poitrines : « Non, non, désormais nous aimerons Jésus-Christ! » Cette protestation de fidélité à Dieu est suivie d'un silence imposant qui laisse à la grâce le temps de faire son œuvre au dedans. Et enfin la foule se disperse profondément touchée.

Pendant tout le temps que dura la mission, il y eut continuellement de nombreux Indiens à genoux devant ce christ. On pouvait lire sur leur visage triste et abattu ce qui se passait dans leur âme. Cette image du Sauveur crucifié est restée profondément gravée dans l'esprit d'un grand nombre. Espérons qu'elle les aidera à vivre en vrais chrétiens.

Le dimanche, nous eûmes la procession de la Fête-Dieu. Tout le monde la connaît pour y avoir assisté. Elle est partout la même, et partout elle parle aux cœurs des disciples que Jésus a aimés jusqu'à vouloir se faire le compagnon fidèle de leur exil. En suivant le bon Maître pas à pas dans les rues du village, il semble qu'on

le voit, comme aux jours de sa vie mortelle, répandant sur son passage les bénédictions de son amour.

Il m'était particulièrement doux et consolant de voir Jésus ainsi glorifié et porté en triomphe là même où dix ans auparavant ces Indiens m'avaient dit, en rejetant mes pieux services, ne vouloir plus de religion, plus de Jésus-Christ. Pendant plusieurs années, j'avais travaillé sans succès pour leur sanctification, avec le seul espoir qu'un jour ils reviendraient à leur Dieu. Mon espoir était réalisé; j'étais suffisamment récompensé de mes peines. J'étais heureux.

Cinq mois se sont écoulés depuis cette mission, et depuis, j'ai constaté les fruits de salut que la tribu des Shoushouaps en a recueillis. Je viens de finir ma tournée d'hiver, et je puis dire avec consolation que les bonnes dispositions des premiers jours se maintiennent. On va à la prière, à la messe, aux sermons, aux catéchismes, et ce qui est mieux, on s'efforce de mettre en pratique les enseignements qu'on a reçus. Maintenant mes sauvages sont ardents aux chants religieux, et à la place des cris et des orgies infâmes dont ils remplissaient leurs nuits et qui déchiraient mon cœur, vous entendez des cantiques qui réjouissent le Ciel. Tous les camps veulent avoir une église, et ils la veulent, disent-ils, plus belle encore que celle d'Alcali-Lake. Je n'aurai pas à m'en mêler, ils payeront les charpentiers pour la faire. Partout aussi ils me bâtissent une maison, et à mon arrivée, dans l'espoir de me garder plus longtemps au milieu d'eux, ils font une collecte pour m'acheter des vivres. Tout, comme vous voyez, va pour le mieux. Les chefs font leur devoir et montrent une juste sévérité pour rendre de plus en plus rares les cas d'ivrognerie.

Je vous prie, mon très révérend et bien-aimé Père, de demander au Ciel avec moi que les fruits de cette mis-

qu'ils nous procurèrent de bonheur! Que nous étions heureux de travailler de concert et de nous trouver ensemble! Nous étions cinq prêtres oblats, avec le R. P. Chiappini, arrivé à la dernière heure, tous réunis dans le même logement. Monseigneur avait sa maison à lui.

Sa Grandeur se chargea de tout le travail de la prédication. Ma part à moi était de tout préparer pour les cérémonies qui devaient avoir lieu : procession de la sainte Vierge avec illuminations, procession de la Passion et procession du Saint Sacrement.

Je tenais à ces manifestations religieuses pour faire impression sur l'esprit grossier et matériel de mes sauvages. J'eus lieu d'être content d'eux en cette circonstance. Ils furent édifiants partout, recueillis dans la prière, attentifs aux prédications et aux catéchismes. Je n'eus à reprendre aucun désordre, ni même aucune dissipation.

Cependant, tout était prêt. Nous avions élevé à chaque bout du village deux reposoirs grandioses qui devaient être illuminés avec des lanternes vénitiennes, ainsi qu'une double rangée de sapins verts empruntés à la forêt voisine et reliés entre eux, le long de la rue, par une immense guirlande de plusieurs centaines de mètres. Le vent qui, depuis l'arrivée des Indiens, n'avait cessé de souffler avec une extrême violence, tomba tout à coup le vendredi sur la fin du jour. Un calme parfait lui succéda et nous permit d'organiser notre procession. J'avais apporté de la Mission une belle statue de Notre-Dame de Lourdes. Quatre chefs vigoureux, désignés pour la porter, la prirent sur leurs épaules et l'on se mit en marche. Il y avait à craindre beaucoup de désordre. Comment faire prendre place dans la procession à des gens dont presque personne n'avait jamais assisté à

pareille cérémonie? J'avais compté sans le zèle et le savoir-faire des Indiens qui avaient été chez les Sischelles. S'étant postés d'eux-mêmes à la porte de l'église, au fur et à mesure que les autres sortaient, ils les divisaient en deux lignes et leur intimaient l'ordre de bien se tenir en file l'un derrière l'autre. Tous obéirent ponctuellement sans que nous eussions à nous en mêler. On s'avança alors vers le premier reposoir, les uns chantant des cantiques en l'honneur de Marie, les autres récitant le chapelet.

Jusque-là, les Shoushouaps n'avaient pas ouvert la bouche. Il avait été impossible d'obtenir d'eux un chant religieux dans l'église. Mais en ce jour, électrisés sans doute par l'exemple des autres Indiens et par la beauté de la cérémonie, ils se décidèrent à délier la langue, et j'eus le plaisir de les voir prendre part à l'élan général en chantant avec ferveur. Arrivés au reposoir, ils se groupèrent, un cierge allumé à la main, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, comme une couronne de feu autour de leur divine Mère.

La statue de la sainte Vierge fut déposée sur l'autel qui lui avait été préparé. Et alors, des feux de Bengale, allumés par les soins du R. P. Chirouse, sous les pieds de la Madone, resplendirent du plus bel éclat. Il sembla aux sauvages ravis que le visage de la statue, transfiguré par le reflet des lumières, souriait à la foule et disait aux enfants de la terre le contentement de leur auguste Mère du ciel.

C'était pour tous une joie, un entrain indescriptibles; on chantait, on priait. La musique exécutait ses plus beaux morceaux. L'air était comme saturé d'émotion. Il en venait à l'âme par tous les sens. Et combien, dans les transports de leur ivresse sainte, devaient répéter tout bas, en ce moment, la parole du chef que nous

avons rapportée : « Je ne regrette ni mon temps, ni mon argent. »

On se mit de nouveau en marche, aisément, naturellement, sans aucun désordre, dans la même attitude de prière, au milieu des cierges et des chants, jusqu'au second reposoir, où de nouveaux feux de Bengale éclairent tout le village, au grand étonnement de nos gens qui n'avaient jamais vu chose pareille. Puis on rentre à l'église. La procession avait duré plus de deux heures. Mais avec elle ne finit point la fête. Elle se prolonge bien avant dans la nuit, avec l'illumination dont l'éclat ressort admirablement au milieu d'une obscurité complète, et avec la musique qui ne cesse de faire entendre les plus beaux airs de son répertoire.

Le lendemain, nous eûmes la procession de la Passion. Un Indien de Pavillon-Creek, sur l'invitation de Monseigneur, était venu à Alcali-Lake huit jours avant les autres et s'était mis en devoir de sculpter un christ, de grandeur naturelle, en vue de la cérémonie. Une hache et un couteau étaient tous ses outils. Ce n'est pas sans étonnement que je le vis faire, en morceaux séparés, les diverses parties du corps, à l'exception de la tête qu'il avait déjà préparée chez lui et que ses gens devaient apporter. Je me demandais comment il pourrait ajuster toutes ces pièces et les faire cadrer ensemble. A ma grande surprise, tout s'harmonisa passablement.

La tête seule n'était pas réussie ; mais les sauvages n'y regardent pas de si près. Pour eux, c'était un chef-d'œuvre ; ils étaient, du reste, comme la veille, tout entiers aux impressions de la grâce. Mgr Durieu, ayant décrit la cérémonie de la procession, je n'y reviendrai pas, si ce n'est pour dire l'édification que tout le monde en reçut.

Nous voici devant le calvaire, au pied d'une grande

sion, si sensibles à l'heure présente, durent longtemps. Pour cela, la prière ne suffit peut-être pas. Songez que, dans cet immense district de Saint-Joseph, nous ne sommes que deux prêtres, le P. Chiappini et moi, et que nous avons à prendre soin d'une ferme de plus de 3000 arpents de terre, avec un nombreux troupeau de bêtes à cornes. Il faudrait visiter souvent nos sauvages, en même temps, pour les rencontrer tous dans leurs différentes stations. C'est à quoi nous ne pouvons réussir, et nous n'y arriverons pas, aussi longtemps que nous ne serons que deux. Monseigneur, avant de nous quitter, comprenant l'importance de ces visites aux camps des Indiens, nous en prescrivit quatre par an. C'est bien, et nous voudrions obéir, mais qu'on nous adjoigne un troisième missionnaire ; et Sa Grandeur ne peut nous donner personne en ce moment. Si, comme je l'apprends par une lettre du R. P. Mac-Guckin, mon toujours aimé et regretté supérieur d'autrefois, on établit cette année, à Saint-Joseph, une école industrielle pour nos sauvages, il faudra bien, coûte que coûte, augmenter notre personnel.

Monseigneur m'a engagé à vous envoyer le récit de notre grande réunion. J'ai obéi. Puisse-t-il vous être agréable; je serai abondamment récompensé de mon travail.

Daignez croire, mon très révérend et bien-aimé Père, que je suis pour la vie votre tout dévoué fils en N. S. et M. I.

Charles Marchal, o. m. i.
